

Anthropologie et Sociétés



Georges RUDÉ : La foule dans la Révolution Française, coll. " Textes à l'appui ", F. Maspéro, Paris, 1982, 286p., note bibliographique, appendices, préface de G. Lefebvre.

Pierre-André Tremblay

Volume 8, numéro 2, 1984

Caraïbes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1984). Compte rendu de [Georges RUDÉ : La foule dans la Révolution Française, coll. " Textes à l'appui ", F. Maspéro, Paris, 1982, 286p., note bibliographique, appendices, préface de G. Lefebvre.] *Anthropologie et Sociétés*, 8(2), 230–231. <https://doi.org/10.7202/006211ar>

Georges RUDÉ : *La foule dans la Révolution Française*, coll. « Textes à l'appui », F. Maspéro, Paris, 1982, 286 p., note bibliographique, appendices, préface de G. Lefebvre.

Le livre de G. Rudé se compose de deux parties. La première (160 pages) est une description des émeutes ayant rythmé le déroulement de la Révolution. À partir du bouillonnement précédant immédiatement l'explosion de 1789, le lecteur est amené, au courant des neuf chapitres, aux émeutes de Vendémiaire an IV (1795), moment où se termine l'intervention directe et massive du peuple de Paris dans la politique nationale. La seconde partie (60 pages) est analytique et tente de synthétiser les aspects sociologiques des mobilisations décrites.

Il est inutile de tenter de résumer les descriptions vivantes et mouvantes que l'auteur présente en première partie. Pour chacune d'entre elles, il s'intéresse à quatre aspects principaux : quelle est la *composition* de la foule émeutière (origine géographique, caractéristiques socio-professionnelles, sexuelles); quels étaient les *mobiles* de l'émeute (motivation des participants, événements déclencheurs); quels étaient ses *leaders* (source de leur leadership, tendances politiques auxquelles ils se rattachent, origine de classe); enfin, il se demande quels furent les *résultats* de l'émeute, s'il y en eut.

On doit lire ces pages pour réaliser l'ambition du projet. Beaucoup d'historiens se contentent de raconter la Révolution comme une suite de coups parlementaires où les héros succèdent aux pamphlets. D'autres se satisfont de montrer comment les efforts individuels sont triturés par la grande machine de l'Histoire. Rudé dépasse cette histoire « vue d'en haut » et, dans des pages d'une grande vivacité, met à jour un changement politique où, par bonds et par élans, le nouveau jaillit des efforts pour conserver l'ancien. À bien y penser, cela n'est guère surprenant car on a moins affaire au passage d'un mode de production à un autre qu'à un changement de régime politique, bien que cette formulation soit, elle aussi, simpliste. Pour montrer comment, dans cette articulation de la structure et de la conjoncture, agissent les couches populaires, Rudé a eu la bonne idée de fouiller les sources primaires, s'attachant surtout aux rapports des indicateurs et des officiers de police, ainsi qu'aux comptes rendus des arrestations faites pendant et après les événements.

La seconde partie rassemble les leçons de la première. À propos de la composition sociale des foules, il ressort que la très grande majorité des participants étaient des sans-culottes parisiens : maîtres d'ateliers, artisans, salariés, boutiquiers, petits commerçants. Cela fait justice des prétentions des historiens conservateurs, pour qui les émeutes ne rassemblaient que des bandits, des chômeurs et autres hooligans. Il apparaît, au contraire, que les émeutiers étaient des gens respectables, bien intégrés à leur milieu et qu'en quelque sorte, le comportement émeutier fait partie du répertoire normal de l'action politique. Remarquons au passage que les sociologues américains arrivèrent aux mêmes conclusions lorsqu'ils étudièrent les participants aux émeutes noires et aux manifestations étudiantes des années 1960. J'ai trouvé particulièrement significatif, à cet égard, le constat de l'auteur que l'importance des chômeurs va déclinant après 1791 (p. 214). Au vu des événements des vingt dernières années, j'aurais toutefois aimé qu'il approfondisse ses remarques sur la place des femmes dans les manifestations : selon lui, elles sont d'autant plus présentes que le mouvement est moins directement politique. Cela pourrait nous en apprendre beaucoup sur la monopolisation de l'action politique par une catégorie sexuelle et sur la place des femmes dans la reproduction quotidienne des identités de classes.

Pour de ce qui est des mobiles de l'action, Rudé prend beaucoup de soin à éliminer le motif du pillage. L'attrait du butin est tout à fait secondaire, les sociologues américains

le confirmèrent aussi. Comme il le dit lui-même, il y avait des causes économiques latentes : « ...l'insurrection populaire a pour motif le plus constant, pendant la Révolution comme pendant l'ensemble du XVIIIe siècle, le besoin chez le menu peuple d'une provision abondante de pain à prix modique, ainsi que des mesures administratives nécessaires pour l'assurer » (p. 227). À titre indicatif, rappelons qu'en 1788, 50% des revenus d'un ouvrier maçon doivent être consacrés au pain et que cette proportion passe à 80% en février-juillet 1789. Il semble, en fait, que l'apparition des émeutes soit liée non seulement à la conjoncture politique mais aussi au cycle des pénuries de pain, de la disette et de l'inflation. Cela, bien entendu, ne signifie pas que le coût des denrées soit le prétexte immédiat des manifestations, ni qu'il s'agisse de simples émeutes de la faim. Il n'en reste pas moins que le mobile économique permet d'expliquer la continuité de l'effervescence populaire et les vellétés d'indépendance du peuple qui, souvent, néglige ou dépasse ce que désire la bourgeoisie. Notons qu'en cela, la Révolution Française se conforme au modèle pré-capitaliste de l'action populaire : il ne s'agit pas d'un conflit capital-travail mettant en jeu le niveau des salaires ou le contrôle du procès de travail.

Peut-être est-ce pour cela que la bourgeoisie arriva à retirer les marrons du feu. Comme le note l'auteur, il ne suffit pas, en effet, de relever que les mots d'ordre donnant impétus aux mobilisations, s'ils furent repris par le peuple, originaient des milieux bourgeois. Il vaut mieux insister sur le fait que le peuple et les bourgeois qui le dirigent obéissent à des impératifs différents et parfois contraires, mais qui désignent *le même adversaire*. On peut regretter que Rudé n'ait pas insisté davantage sur ce phénomène; il me semble que cela aurait donné un fil conducteur supplémentaire à son analyse. À le négliger, on ne pourra que s'arrêter au constat de ce paradoxe : les émeutes furent avant tout des réflexes de défense du peuple qui voulait protéger ou rétablir des droits traditionnels, mais elles eurent surtout comme effet de précipiter le mouvement vers l'avant.

Le sociologue aurait donc aimé que l'auteur fasse un plus ample usage de ce qu'on sait des mouvements sociaux. Tel qu'il fut écrit en 1959 — année de sa parution anglaise —, ce livre est une contribution indispensable à l'histoire et à la compréhension de la Révolution. Il demeure cependant tellement au ras de son objet — les neuf pages finales d'analyse comparative ne suffisent pas à lui donner la profondeur de champ satisfaisante — que son apport à une théorie des mobilisations populaires est moindre que ce qu'on aurait espéré. Sans doute une telle contribution n'était-elle pas le but de l'auteur. Quoi qu'il en soit, on aurait désiré une postface où il aurait mesuré le terrain parcouru en vingt ans. Le lecteur intéressé devra pour cela se référer aux travaux plus récents de George Rudé — *The Crowd in History* (1964), *Wilkes and Liberty* (1962), *Ideology and Popular Protest* (1980). Mais il fera bien de commencer par ce livre-ci, qui concerne beaucoup plus que les spécialistes de 1789. J'ajoute que la qualité de la traduction, comme toujours chez Maspéro, en fait une lecture très agréable à conseiller à tout le monde.

Pierre-André Tremblay
 Département d'anthropologie
 Université Laval